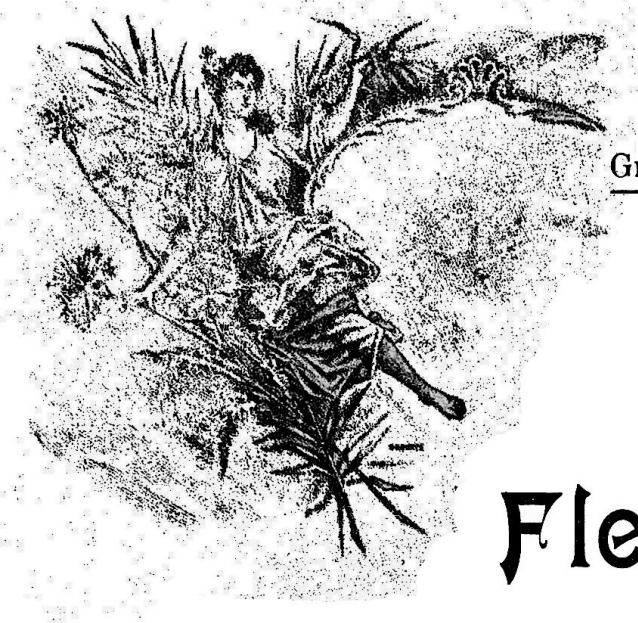




GEORGES FIDIT

Fleurs d'Enfer

Complaintes de la Fille



VALENCIENNES

53, AVENUE SAINT-ROCH

—
Octobre 1903

GEORGES FIDIT

Fleurs d'Enfer

Complaintes de la Fille



VALENCIENNES
53, AVENUE SAINT-ROCH
—
Octobre 1903

A l'humaine et charitable diseuse

Eugénie BUFFET

je dédie cette plaquette

SOMMAIRE

<i>La Grue.</i>	7
<i>Sur la Tombe du Suicidé.</i>	12
<i>La Rencontre.</i>	16
<i>La Purifiée.</i>	20
<i>La Perdue.</i>	27
<i>La Finie.</i>	30





LA GRUE

Dès qu'on d'vient femmo
On a une âme,
A seize ans
Il est temps
D'être une femme.
Pour s'faire almer,
N'pas travailler,
On est femme !
Faut sur mon âme
D'la réclame

Alors on trotte,
On s'fait cocotte.
Et chaque soir
Su l'trottoir,
Seule on trotte.
Bien habillé',
Bien maquillé',
Seule, on trotte
Tout comm'cocotte :
Dans la crotte.

Y-en a qui plaisent,
D'autr's qui déplaisent.

On aim'bien
Et pour rien
Ceux qui plaisent.
Pour rigoler
Et pour aimer
Sans qu'ça plaise ?
N'vous en déplaise,
Faut d'la braise !

Au Moulin-Rouge,
La Gomm' se bouge.

On paraît :
Quel parfait
Moulin-Rouge !
Et plusieurs fois
On fait son choix.
L'Moulin-Rouge
Va, bouge, bouge.
On est gouge !

On est malade :
Quell' puré' fade !
C'st embêtant,
Dégoûtant
Qu'ètr' malade !

L'client a fui.
Tant mieux pour lui !
J'suis malade !
Quell' puré' fade !
Dégueulade !

Pris' dans un' rafle,
L'sergot m'érafle.
Au dépôt
J'suis bientôt
Dans un'rafle.....
On soign' mon mal
A l'hôpital.
Gueus' de rafle !...
Mon typ' m'érafle.
Tout i' m'rafle

J'sors pas guérie,
Mais moins pourrie.
Rien su l'dos.
Qu' loqu's et os,
Pas guérie !...
J'fais des efforts,
Je m'traîne alors,
Pas guérie,
Mais moins pourrie
En brass'rie.

On dégringole
Alors on s'colle.
 L'Mac bouff' tout,
 Fout d' l'atout...
 On d'gringole !
L'gouffre est profond,
On s'meurt au fond.
 On d'gringole !
Alors on s'colle ;
 On est folle.

On fait l'pied d'grue
L'soir dans la rue.
 Pas d'passants,
 Mauvais temps
 Pou l'pied d'grue !
L'Mac arriv', rond,
I d' mand' des ronds
 A la grue ?....
Rien !... fais la rue
 Hé ! morue !...

Tout n'est qu'un rêve !
Or, tout s'achève !
 L'Temps d'dépit
 M'décrépit ;
 Triste rêve !

Et j'bav' mon fiel
Dans un bordel.
Triste rêve !...
Si tout s'achève,
Ah ! que j'crève !

27 Janvier 1893.





SUR LA TOMBE DU SUICIDÉ

Sur la tombe du suicidé
La Fille en deuil a déposé
Des violettes ;
En ressongeant à son amant
Elle sanglote, un long moment,
Sous sa voilette.

Elle revoit les jours passés ;
Les beaux rêves d'or effacés,
Les jours de peine !...
Où sont-ils leurs belles amours,
Où l'aimé murmurait : toujours !
Dans son haleine ?

Quand, tous deux, assis sur un banc,
Sa lèvre d'un rouge de sang
Baisait sa lèvre ;
Et que leurs deux âmes aux cieux
Buvaient l'amour délicieux ?
O douce fièvre !

Ils ne voyaient pas les passants
Qui les frôlaient, à pas pressants,
 Suivant leur route,
Pour ne pas troubler le bonheur
Qu'Amour mettait dans leurs deux cœurs,
 Chassant le doute.

Ils ne voyaient pas les lueurs
Fugaces des fiacres moqueurs
 Menant, peut-être,
Dîner deux amoureux d'un soir.
Ils s'aimaient vraiment — fol espoir ! —
 De tout leur être...

Les étoiles clignaient des yeux,
Et la lune, plus pâle aux cieux,
 Mourait d'envie...
C'était l'heure d'enchantement
Où l'amante eût, pour son amant,
 Rendu la vie....

Oh ! qu'il est cher ce souvenir !
Ah ! pourquoi doivent donc finir
 Ces soirs d'ivresse !
Pourquoi ne pas durer toujours,
Sans faire du Lys des amours
 Une maîtresse.

L'inquiétude accourt alors,
La jalousie, avec ses torts,
 Trouble la tête ;
Le dépit fait changer d'amant,
L'aimé se venge en se tuant :
 Vengeance bête !

On caressait un songe doux,
On rêvait dentelles, bijoux ;
 Erreur affreuse !
Le luxe n'était, malgré tout,
Que vain plaisir et que dégoût.
 O malheureuse !

On pleure. Hélas, il est trop tard !
Le pied est dans le traquenard ;
 On fait la folle ;
On s'enfonce pour s'étourdir ;
On a le cœur triste à mourir,
 Mais on rigole.

Que peut-on espérer encor ?
Le vice augmente ses efforts,
 Las ! on s'écroule,
Dans le ruisseau puant, fangeux
Et, jusqu'à l'égout — tristes jeux —
 On va, l'on roule...

Sur la tombe du suicidé
La Fille en deuil a déposé
Des violettes
En ressongeant à son amant
Elle sanglote un long moment
Sous sa voilette.

Février 1894





LA RENCONTRE

La nuit est venue. Il fait sombre
Ainsi que dans un four ;
Et, dans la rue, un peu dans l'ombre
De l'étroit carrefour :
Psitt ! Psitt ! Psitt ! fait une brunette.
L'homme guide ses pas
Vers celle qui, pour sa galette,
Vient offrir ses appas...

C'est convenu... Lors, vers sa chambre,
Ils s'en vont tous les deux,
Grelottant sous le froid Décembre :
Les tristes amoureux !...
Les voici dans la sombre allée
Qui mène à son logis ;
Dans la maison plus désolée,
L'escalier en débris...

Dans son chenil brûle une lampe
 Auprès d'un vil grabat,
Sur lequel souvent on la campe
 Pour d'écœurants ébats.
Hideux tableau ! d'ignobles sèves
 Les draps sont maculés.
Dégout profond des heures brèves,
 Deux pots sont égueulés.

Et, devant la lampe fumeuse,
 On défait son chapeau ;
Puis, devant la glace brumeuse,
 On s'empoudre la peau.
Plus fixement, il la regarde
 Et reste confondu...
Elle, le reconnaît hagarde
 Et le cœur morfondu...

— Est-ce bien toi ? Toi, la Jeannette
 Des beaux jours de jadis !
Qui m'aimais tant toute jeunette !
 Tu t'en rappelles, dis ?...
Où sont les jours de notre enfance,
 Où nous jouions tous deux
Malgré nos parents, leur défense ?
 Où nous nous moquions d'eux ?

Las ! je te retrouve pierreuse,
Trainante par les soirs ;
Ame égarée et malheureuse
Pschuttant sur le trottoir !...
Prends ce louis que je te donne,
Accepte tout mon bien.
Mon cœur tout ému te pardonne ;
Mais reviens vers le bien.

— Non, reste ami, cesse de geindre,
Surtout ne m'en veux pas.
Mais aussi cesse de me plaindre
D'avoir fait le faux pas...
Sur ton cou reposant ma tête,
J'ai besoin de pleurer...
Ressongeons, dis, aux jours de fête ?
Laisse-moi t'embrasser.

Car, par toi, je revois mon père
Mort de chagrin, d'ennui,
Et je revois ma pauvre mère
Me pleurant jour et nuit...
— Adieu ! Car j'ai l'âme endeuillée
Et le cœur qui se fend,
De te voir ainsi défeuillée
Toi que j'aimais enfant.

— De cette heure douce et sans fièvre
Où, platoniquement,
Nous revivons, sans un mot mièvre,
Nos amours un moment
Je me souviendrai, mon bon ange !...
Adieu ... puisqu'il le faut...
J'ai honte à présent de ma fange...
Tu pars... Adieu ! mon Geo... !

5 Juin 1897.





LA PURIFIÉE

Nous nous vîmes, nous nous aimâmes.
Nous unîmes nos tendres âmes,
Nos âmes, nos cœurs si divers,
Car, quand je te suis apparue
J'allais lentement dans la rue,
Plaignant ma peine et mes revers,
Jeune encor, sentant les hivers.

J'allais, oui, le rancœur aux lèvres
Ayant subi toutes les fièvres,
Ayant goûté tous les plaisirs,
Toutes les amours : leurs ivresses,
Et leurs tourments et leurs détresses,
Et les ardeurs de leurs désirs
Leurs défaillances, leurs soupirs.

En voyant ta tête ingénue
Je tressaillis à ta venue.
Tu rappelais ma pureté
Passée et que j'ai méconnue,
Mais en toi, je l'ai reconnue.
Et, dans ma sale volupté,
J'ai noyé ta simplicité.

Tu m'as donné les plus beaux rêves,
Car nos amours furent moins brèves
Que mes folles amours d'antan.
Et dans tes bras — molle, bercée —
J'ai bu ta suave pensée,
Oubliant les feux de Satan ;
Tout à notre amour — mon Tristan.

Mon âme vieillie avant l'âge,
A travers le fol attelage
Du vice, avec crédulité,
Ecouta ta douce parole
Et je me retrouvai moins folle,
Eprise d'idéalité
Malgré l'âpre réalité.

Pour que toute la lyre vibre,
Sensibilisant chaque fibre,
Tu me fis goûter le bonheur.
De toi vraiment je suis éprise.
Tout entière tu m'as conquise.
Conquise !... Ainsi qu'un suborneur
Me rendras-tu le déshonneur ?

Je t'aime m'ami ! Oh ! je t'aime !
Je n'ai jamais aimé de même !
Toi seul est mon premier amour !
Toi seul, entends-tu bien mon ange !
Ah ! fais mon bonheur sans mélange :
N'assombris pas notre séjour,
Car, pour toi, je suis sans détour.

Mais pourquoi cette folle crainte ?
Pourquoi t'ennuyer de ma plainte ?
Tu ne songes à me quitter ?...
C'est que, là-bas, d'une autre rive,
L'âpre intuition m'arrive
Et m'annonce, sans hésiter,
Qu'un autre amour doit te hanter.

Oui, ce sera la fin brutale,
Suivant la rupture fatale
De notre amour tendre et si vrai.
Ce sera le retour atroce
De la réalité féroce !...
Je pleure... et ne sais ce que j'ai !...
Si ce jour vient, je me tuerai !

Me tuer ? mais enfin ; le dois-je ?
Tu baisses les yeux ! las ! que vois-je ?
Un jour, oui, tu me quitteras,
Pour prendre une femme, une épouse !
Une marâtre, une jalouse !...
Plus tard tu t'en repentiras ;
Mais hélas ! tu te marieras.

Et moi je traînerai ma peine !
Peut-être irai-je dans la Seine
Finir mes jours désespérés.
Tandis que toi, l'âme pensive,
Près de ton épouse incisive,
Digérant des mots acérés,
Tu songeras aux jours passés...

Ma faute est donc inpardonnable ?
Dois-je toujours rester damnable
Pour avoir connu le péché ?
Le pardon, le bon Dieu l'accorde :
A tout péché miséricorde !
Le monde est-il moins entaché
Pour l'avoir mieux que moi caché ?

La vierge en épousant un homme
Sans l'aimer, me vaut-elle en somme ?
Son corps n'est-il prostitué ?
Car, moi, l'on m'a prise de même,
M'infligeant l'outrage suprême :
Dans mon cœur l'amour fut tué
Et mon honneur destitué.

Mais moi, si, j'ai connu le vice !
J'en ai connu le sacrifice,
La joie infernale et l'horreur !
Mais j'ignorais l'amour sincère !
Doit-il m'étrangler de sa serre ?
M'appréhender dans sa fureur ?
Emplir mon être de terreur ?

Naître par le Mal, être aux prises
Avec ses instincts, puis surprise
Par le vice, hélas, succomber.
Mais entrevoir le Bien candide
Devant un horizon splendide,
Sortir d'où l'on s'est vu tomber
Sous ses lois ne plus se courber :

Est-ce moins beau, est-ce moins noble,
Est-ce plus laid et plus ignoble
Que d'avoir fait le bien toujours
Sans trouver d'écueils sur sa route ?
Que d'écouter la voix du doute ?
Puis, enfin, aux pieux séjours
Nouer de coupables amours ?...

Hélas ! vois-tu, l'inquiétude
M'accable ! Est-ce un triste prélude
Du noir désespoir qui m'attend ?
Ton souris chasse mes alarmes.
Ma tristesse alors rend les armes...
Va ! sois gentil en me quittant.
Je t'aimerai toujours autant.

Comme d'une douce chimère,
D'un songe au bonheur éphémère,
Je garderai ton souvenir.
Car, s'il faut qu'un jour on se quitte,
Ta bonté présente t'acquitte.
Du mal qui doit me survenir
Dans un trop prochain avenir.

Août 1896.





LA PERDUE

C'était un soir, — t'en souviens-tu,
Mon bien aimé ? — que je t'ai vu ;
J'étais gentille,
Et tu me dis « avec mon cœur,
Daignez accepter cette fleur,
Ma jeune fille ».

Je la pris, machinalement :
Dès ce jour tu fus mon amant,
Le joli rêve !
Et nous roucoulâmes tous deux
La romance des amoureux
Des mois, sans trêve.

Ah ! qu'ils étaient donc beaux ces jours,
Ces jours heureux de nos amours,
Ces jours d'ivresse !
Ces doux moments d'enlacement
Où tu fus vraiment mon amant,
Moi, ta maîtresse...

Où nous allions par les sentiers,
En écoutant des peupliers
Le doux murmure.
Où nous allions silencieux
En écoutant les bruits joyeux
De la nature...

Amant perfide au cœur fardé !
Je vous dois, ô dévergondé,
Hélas ! ma chute !
Ma chute en le profond ravin
Où je m'accroche, mais en vain !
Où je culbute !

Je vous dois d'être dans l'égout
Puant l'âcreté, le dégoût
Et la misère.
Je vous dois d'aller, chaque soir,
Vendre ma chair sur le trottoir,
Douleur amère !

Oui, je vous dois de me griser :
Pour m'égayer, pour oublier
L'être sordide
Qui boit mon argent, qui me bat ;
Je vous dois d'être en cet état,
Amant perfide !

Pourquoi vous laisser tant aimer,
Si vous devez abandonner
 La pauvre femme ?
Si vous devez briser son cœur,
Pourquoi ?... pourquoi partir moqueur ?
 Briser son âme ?...

Hantée, hélas, par le souci,
Plus d'amour pour moi, — Dieu merci ! —
 Plus d'espérance.
Et malgré mon rude labeur,
Je me berce de ta douceur,
 O souvenance !

L'amante vous a pardonné.
Le cœur qu'elle vous a donné
 Toujours vous aime ;
Jamais il ne vous oubliera.
Sans doute on la possédera,
 Lui, pas de même !

Pendant que je gémis, hélas !
Recommencez en d'autres bras
 Le doux poème,
Moi, je suis l'éternel Chemin,
Traînant la misère, la faim :
 La face blême.

25 Septembre 1893.



LA FINIE

C'est toi que je revois perclus
Bel amant des jours disparus,
Des jours qui ne reviendront plus
Et dont pourtant je me rappelle ?
Mais, parmi ce délabrement
Est-ce bien toi le bel amant
Que jadis j'aimais tendrement
Quand j'étais : jeune, tendre et belle ?

Que te reste-t-il ? hélas, rien !
Ton triste état ressemble au mien.
Qu'est donc devenu ton maintien
Ton galbe et ton chic de naguère ?
Où sont tes souris enchanteurs,
Tes yeux vifs et ta bouche en cœur,
Ton rire argentin et moqueur,
Ta moustache de va-t-en guerre ?

Où donc est ta jovialité,
Ta naïve frivolité,
La suave perversité
De ta turbulente jeunesse ?
Où sont donc les soupers joyeux,
Les éclats des bals somptueux
Et les ébats voluptueux,
Ta gaîté folle, et ton ivresse ?

Où sont-ils ? avec ma beauté,
Mes charmes et ma volupté.
Avec mon exquise bonté :
Disparus comme un bien beau rêve.
Il ne reste que le rancœur
Dans ton cœur blasé de noceur ;
Comme à ton corps que la douleur
Qui te tourmente aussi sans trêve,

En mon cœur plus d'affection,
Aucune satisfaction,
Et pas la moindre émotion
Ne vient animer mon teint même.
Triste débris des anciens jours,
Je vais geignant, sombre toujours...
De trop capiteuses amours
Je suis, las ! la vision blême.

Au porche d'une église, enfin,
J'échoue, et mourante de faim,
Tremblante, encor, je tends la main
A l'amoureux d'antan qui passe...
Daignera-t-il la secourir,
L'amante des jours de plaisir,
Que son caprice fit souffrir,
Et qui languit minable et lasse ?

15 Juin 1897.

